

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 42 (2005)
Heft: 1667

Artikel: Suchard : le chocolat multinational
Autor: Danesi, Marco
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1013739>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le chocolat multinational

Un livre raconte la conquête des marchés étrangers par le chocolatier neuchâtelois avant de subir la dure loi de la mondialisation.

L’histoire de Suchard, entreprise familiale devenue une holding internationale, avant de tomber dans le giron de Kraft Food International, la branche alimentaire de Philip Morris, brille de toute sa complexité dans le livre de Claire-Aline Nussbaum. Ouvrage réalisé sous la direction de Laurent Tissot et avec la collaboration d’une équipe d’étudiants de l’Institut d’histoire de l’Université de Neuchâtel.

La recherche observe et analyse les rapports mouvants avec l’étranger de la petite fabrique fondée par Philippe Suchard en 1826. Car il s’agit bel et bien d’un processus et non pas d’un état figé, atteint une fois pour toutes à

l’aube du XX^e siècle. On n’est pas une multinationale, mais on le devient sans cesse. Contre une certaine image en vogue dans les recherches classiques, Suchard vit de changements, parfois planifiés parfois hasardeux. Le livre décline les innombrables mutations de raison sociale, d’organigramme, de structure. Malgré les longs règnes à la tête de la société, d’abord celui de Philippe lui-même de 1826 à 1884, ensuite de Carl Russ, son beau-fils, jusqu’en 1925, les transformations se succèdent et défient la stabilité séculaire du pouvoir paterneliste, voire philanthrope, incarné par les deux hommes. C’est que la survie et la croissance du comptoir des origines dépendent à la fois d’une

direction ancrée dans le passé et de la faculté d’adaptation dont elle sait faire preuve, à l’égard des doléances syndicales par exemple. Avec son lot de conflits et de tâtonnements qui ont failli coûter cher à Suchard.

Mais qui lui ont également permis de résister à la concurrence féroce sur le petit marché suisse, notamment de PCK (né en 1904 de la fusion de Peter et Kohler, de Cailler ainsi que de Nestlé). Voilà pourquoi elle est la première à traverser les frontières pour s’implanter en Allemagne dès 1879, puis en Autriche, Espagne et France dans les années qui suivent. Toujours à l’affût, la société n’hésite pas non plus à contourner protectionnismes et barrières douanières via le développement de contrats de licence conclus un peu partout dans le monde (de l’Europe de l’Est aux Etats-Unis). Alors que l’attachement tenu à la qualité supérieure de ses produits (un peu plus chers certes) et une inventivité débordante (le lancement de Sugus deux ans après le krach boursier de Wall Street frise le génie) la sauvent de quelques guerres et autres crises économiques.

Les données de première main, puisées dans les archives de l’entreprise, s’imbriquent dans un récit passionnant. Elles ne craignent pas les détails ou les détours quand le métabolisme de l’entreprise le réclame. Lettres et notes de travail, comptes rendus et rapports mettent en scène le drame d’une chocolaterie, les mains dans le cacao et le sucre, transformé en groupe international, avalé finalement par plus puissant et plus gros que lui. La famille s’efface au profit d’investisseurs étrangers. La modernité semble à ce prix. Et la chute finale de Willy, fils de Carl, ratrépété par ses dettes et sa gestion déloyale, sonne amèrement le glas du capitalisme des pères fondateurs décimé par la mondialisation et la *corporate governance*. *md*

Qualité de la vie: les nombres du bonheur

La majorité des Suisses semble heureuse. En revanche, l’image se brise quelque peu si l’on tient compte des salaires et du niveau de formation ainsi que du décor social et institutionnel de leurs existences quotidiennes. C’est le constat mi-figue mi-raisin d’une volée de statistiques de l’OFS sur la qualité de la vie. D’emblée, on s’aperçoit que le sentiment de bien-être découle d’une certaine aisance économique et de relations riches avec son environnement. Sans surprise, plus les études ont été longues et de bonne qualité, plus la fiche de paie grossit. Il vaut mieux être *single* ou un couple sans enfants qu’une famille nombreuse. Et les femmes pauvres en diplômes dépensent une grande partie de leur temps en tâches ménagères, alors que les diplômées travaillent à parts égales à la maison et au bureau. Comme par miracle les classes favorisées consacrent en abondance temps et argent aux loisirs, au développement personnel, aux soins du corps et de l’âme. Tandis que les autres vident toujours leur porte-monnaie au supermarché, loin des restaurants bien notés au Gault et Millaut ou des stages de méditation transcendante. Sans oublier que ces derniers consacrent une part importante, voire exagérée, de leur revenu au logement. Ce qui n’est pas le cas chez les hauts salaires. Du coup, ceux qui se retrouvent en bas de l’échelle dépriment volontiers à la vue du bonheur des autres, sans pour autant mettre le feu à leurs voitures.

La vieillesse apporte son lot de solitude. Un revenu insuffisant aussi. Solitude partagée par les femmes mères. Les nantis s’en sortent mieux. Ils participent volontiers et en nombre à la vie associative. Même si comités et assemblées sont une spécialité suisse toute catégorie confondue: 52% de la population est membre actif et 21% membre passif d’au moins une organisation.

La qualité de la vie échappe probablement aux indicateurs et graphiques de l’OFS dont il avoue la complexité. Cependant, il est impossible de résister à la tentation de penser qu’argent, études et loisirs contribuent fortement à un certain bonheur. Ainsi combattre pour une répartition équitable des biens matériels et du pouvoir d’achat garde tout son sens. Car les joies immatérielles en dépendent, malgré les vertus que l’on prête à la sobriété dénudée colportée par les saints et les mystiques. *md*

Statistiques disponibles sur le site de l’OFS:
<http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index.html> (Qualité de la vie)

Claire-Aline Nussbaum (direction et coordination de Laurent Tissot), *Suchard. Entreprise familiale de chocolat 1826-1938. Naissance d’une multinationale suisse*. Editions Alphil, Neuchâtel, 2005.